

Poésies

Pierheim



Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Pierheim

Poésies



Sommaire

Le phare	2
Anne	3
Ce soir, espoir	4
L'encagé	5
Une petite chose, une rose...	6
Fantôme de tes nuits	7
La rose	8
Cadeau d'anniversaire	9
Dressée pour qui ?	10
Le temps passe	11
Vêtue d'une blonde	12
Page vierge	13
La troublante pince	14
La truie et ses cochonneries	16

Un soir, délire... (avec Lizzy K)	19
Catherine	20
Matin gris	22
Évocations	23
Une Saint Valentin bien particulière	24
Maîtrise	26
Rose ou Ronce ?	27
Redonner l'espoir	28
Dégringolade	29
Pourquoi ?	30
Tu ne peux rien cacher	31
Cœur de Pierre	32
Pensées vagabondes	33
Inexpressive	34
Cri dans la nuit	35
L'écrivaine	36
La chandelle	37
Choix	38
Chocolats	39
Don de soi	40

Triste Père Noël	42
Sur le quai	43
Dérive	44
La petite graine	45
Isabelle	46
Good Hope	47
Les Islandaises	48
Florence	49
Jardin secret	50
Un autre jardin	51
Diabliesse	52
Le lien	53
Onirique jalousie	54
Ouate dans l'éther	55
L'ours	56
Râteau	57
Jour de peine	58
Les Mots	59

S'attarder un instant
sur la magie des mots, rêver tout
éveillé sur un univers de vieux loup de mer, voilà
ce qui t'attend, visiteur intrépide. En une cinquantaine
de poésies inédites, Pierre raconte ici ses humeurs d'un
instant, ses états d'âme parfois. Vagabondages imprévus
entre fleurs et immeubles, tout en tendresse pour des
rimes riches de ses propres expériences, l'auteur te narre
avec sagesse ses voyages au fond de lui-même dans
des scènes de vie si vraies que l'on ne peut qu'avoir
envie de tout lire sans en sauter une ligne...
Prénoms de femmes au parfum de rose,
nul ne restera insensible à cette œuvre
digne de figurer dans son jar-
din, celui qu'il cultive avec
tant de grâce et
de goût...
♡

Charline88

Ai-je été cette toute petite étincelle,
Celle qui annonçait des merveilles ?

Ai-je été cette fleur de tendresse,
Celle qui faisait de douces caresses ?

Ai-je été cet objet de pensées,
Celui qui poussait les autres à rêver ?

Ai-je été cette source de chaleur,
Celle qui parfois réchauffait les cœurs ?

Ai-je été ce petit catalyseur,
Celui qui essayait d'apporter du bonheur ?

Ai-je été ce simple illuminé,
Celui qui dérangeait par ses idées ?

Ai-je été ce gymnosophe,
Celui qui recherchait de pures améthystes ?

Ai-je été cette simple petite graine,
Celle qui, insouciant, courait la prétentaine ?

Ai-je été cet homme de la mer,
Celui qui, chanceux, un jour revint à terre ?

Ai-je été une sorte de jouet,
Celui qui hante les rêves les plus secrets ?

Ai-je été ce petit recueil de poèmes,
Celui qu'on ouvre un jour pour oublier sa peine ?

Mais si, pour vous, je ne fus qu'un aventurier,
Il est alors préférable de m'oublier...

Le phare

Dans le calme du soleil levant,
Après l'agitation du couchant,
La lanterne aux éclats rouge est visible
Pour les guetteurs d'indicible.

Le corps nimbé par la brume,
La base encore recouverte d'écume,
Vestiges de la tempête nocturne
Qui a profondément dévasté la lagune.

La mer démontée peu à peu se calme ;
Sur les roches se brisent les dernières lames,
Et lentement l'océan reprend ses esprits
Sous un franc soleil qui à nouveau luit.

Anne

Seul dans cette grande et vide maison,
Je me réchauffe, en cette morne saison ;
Dehors, il tombe un fin crachin breton
Qui bouche effrontément l'horizon.

Hormis quelques craquements, tout est silence.
Pourtant, je ressens ton ineffable présence ;
Ton esprit est là, dans un coin de la maison.
Je te cherche partout, je perds la raison !

Un peu comme si un fantôme me rendait visite,
Je recherche le moindre indice, j'hésite.
Essayant d'être beaucoup plus rationnel,
Je suis sans doute sot de te croire si réelle.

Cette présence pleine d'incertitudes
M'accompagne comme par habitude ;
Ce soir encore, tu seras dans mes rêves,
Au fond de mes pensées, sans trêve.

Je me laisserai enchaîner par tes doux baisers ;
Tu es la fée qui m'a sans doute ensorcelé,
Et je sais qu'entre tes douces mains
Je deviendrai alors un petit pantin.

Ce soir, espoir

Depuis le temps que je nourris cet espoir,
Te décideras-tu enfin à venir ce soir ?
Iras-tu, là bas, sur les quais te promener,
Où, jusqu'au bout du môle te laisseras-tu errer ?

Sans doute, as-tu encore besoin de réfléchir,
De cette fraîcheur nocturne, pour te souvenir ?
Pour te remémorer que j'ai besoin de toi,
Alors je t'en prie, et surtout dépêche-toi.

Depuis combien de temps me suis-je préparée,
Peut-être une heure, une journée, une année ?
J'ai fait tout cela avec cette espèce de frénésie,
Pour combler, au mieux, tes moindres envies.

Comme convenu, j'ai posé sur le bord de la fenêtre,
Ce signal indiquant que, maintenant, je suis fin prête.
J'ai dû encore prendre sur moi pour oser le placer,
Mais, pour être tienne, je ne pouvais rien te refuser.

Le corps secoué par mes plus secrets désirs,
Je suis encore là, à t'attendre et à me languir,
Dans cette inconfortable et délicieuse position,
Qui sait faire prendre conscience de sa condition.

Dès que dans la courte venelle un pas résonne,
J'imagine le tien, et malgré moi frissonne,
Car les sens exacerbés par cette longue attente,
Me rendent certainement plus consentante.

Mais maintenant, c'est presque intolérable,
De pouvoir rester aussi longtemps désirable,
Alors, je t'en supplie, approche-toi de moi,
Viens vite, mon corps, mon cœur ont besoin de toi.

L'encagé

Enfin, j'ai réussi à t'attraper ;
Et maintenant, puisque je l'ai décidé,
Je vais te placer cette petite cage
Car je te veux pour moi, sans partage.

Te voilà désormais privé de liberté ;
Reconnais que tu l'as bien mérité :
Par ta faute, il me fallait vite agir
Puisque tu ne peux te contenir.

Ce n'est pas moi qui, chaque jour,
Sautait de fleur en fleur, sans détour,
En s'abreuvant dans chaque calice
De ces rosées avec tant de délice.

Je ne veux pas d'un ami volage
Qui vivrait dans son petit nuage.
C'est pour ton bien que je t'encage ;
Remercie-moi d'avoir ce courage !

Cesse donc de geindre sur ton sort ;
Tu n'es pas à plaindre, fais un effort !
Porter cela n'est pas une torture :
J'aurais pu être beaucoup plus dure.

Imprègne au fond de ton esprit
Que d'aller courir chaque nuit
Est devenu impossible et sans intérêt,
Car de ton inutile objet on se moquerait.

J'espère que tu as bien compris
Que la seule image de tes folles envies
Devra être uniquement le nectar de ma rose,
Car moi seule peut te libérer de cette chose.

Une petite chose, une rose...

J'aime lorsque je suis ta belle fleur,
Celle qui exhale toute sa fraîcheur,
Encore couverte de rosée matinale,
Qui lentement déploie ses pétales.

Fleur, seule, simple, sans garniture,
Posée dans un vase, sans fioriture,
Unique élément de ton environnement,
Dont je suis désormais le fondement.

J'égaie de mes couleurs chatoyantes,
Le cours de tes passions nonchalantes,
En diaprant mes pétales bien ourlés
D'un rose nacré à la pourpre violacée.

Ma corolle ouverte, tel un parfait calice,
T'offre un délicat pistil totalement lisse
Qu'une abeille aimerait bien butiner
Pour oser, de ce divin nectar, s'enivrer.

Alors, ne me laisse pas sans aucun soin
De cet éphémère bonheur tu as besoin ;
Et même si je ne suis qu'une petite chose,
Je suis, quand même, TA TRÈS BELLE ROSE...

Fantôme de tes nuits

Ce soir, j'irai me glisser dans tes rêves.
Je ne te laisserai pas la moindre trêve ;
Tu essaieras de me chasser,
Mais rien ne pourra y arriver.

De même que l'obsession,
Je prendrai de toi possession ;
Tu te tourneras et retourneras,
Mais rien n'y fera :
Je serai encore et toujours là,
Enracinée dans ton subconscient.

Au petit matin, tu t'éveilleras
Après une nuit bien agitée ;
Tu prendras conscience
Que ce n'était qu'un rêve,
Tout en espérant au fond de toi
Que la nuit prochaine je serai là.

Car je suis pour toi l'inaccessible
Fantôme de tes longues nuits,
Celle qui te fait aimer maintenant
Le moment du sommeil,
Toi qui le haïssait tant
Avant de me connaître.

La rose

Avoir près de soi une rose pour s'endormir,
Longuement la contempler pour se souvenir
Puis, délicatement, au hasard, saisir un pétale,
Pour parcourir cette surface quasi labiale.

Entre le pouce et l'index le serrer avec habileté,
Pour avoir la sensation tactile de ce velouté ;
Le faire lentement entre ses doigts rouler
Pour apprécier toute la finesse de ce satiné.

Effectuer de fugaces étirements répétés
Afin de bien en mesurer toute l'élasticité ;
Dessiner de la pointe de l'ongle le contour
Pour mieux se griser de ce doux velours.

Après s'être ainsi longuement délecté
De cette délicate et charnue rosacée,
Finir par sombrer dans une douce léthargie,
La tête remplie de tendres rêveries.

On parvient lentement à s'assoupir,
Avec le souhait d'assouvir encore ses désirs ;
Alors on espère enfin lentement se réveiller,
L'esprit embrumé, les doigts couverts de rosée.

Cadeau d'anniversaire

Voilà un bien petit présent,
Qu'il en serait presque indécent.
Ceint d'une jolie faveur,
Aurait il plus de valeur
Que dans cette enveloppe cachetée
Où il conserve toute sa simplicité ?

Mais pour souhaiter un anniversaire
Sans pour autant vouloir déplaire
Ni avoir l'intention de froisser,
Et encore moins de blesser,
Comment pourrait-on faire,
Alors, pour être vraiment sincère ?
Simplement exprimer un sentiment,
Et vivre pleinement l'instant présent.

Lorsque tu couvriras de ce léger voile
Le tabernacle où scintille l'étoile,
Quand, sous l'arachnéenne dentelle,
Les pétales de la rose charnelle
Dessineront avec une belle précision
La marque tangible de toute émotion,
Imagine alors, sans arrière-pensée,
Une très belle et profonde amitié.

Dressée pour qui ?

Elle est là, seule, érigée,
Et de loin on la voit bien dressée,
Remplissant parfaitement son devoir
Tous les jours, matin, midi et soir.

Beaucoup aiment longuement la regarder ;
D'autres, devant, préfèrent rêvasser.
Certains, dessus, aimeraient s'asseoir,
Se dandiner comme sur une balançoire.

C'est vrai qu'elle est bien utile,
Loin des ces colifichets futiles,
Même si parfois, pendant quelques jours,
Aucun orin ne vient ceindre ses contours.

Attendant l'arrivée de la marie-salope,
D'un gros cargo ou d'un léger canot',
À son pourtour, on y choque souvent le cordage
Pendant les manœuvres d'appareillage
Pour laisser ensuite, aux soins des services de lamanage,
Sur le long quai de granit, cette grosse bitte d'amarrage.

Le temps passe

Autour de nous, le cocon de l'ennui
Inexorablement se tisse
Pour devenir brume épaisse
Jusqu'aux ténèbres de la nuit.

On s'enferme dans le silence ;
Chacun vit péniblement son enfer
Dans la tristesse de son désert,
Sombrant peu à peu dans l'indifférence.

C'est ainsi que la communication cesse :
On s'enlise dans des marécages
Et l'on s'installe sur son nuage
Tandis que les échanges régressent.

Puis un jour, un éclair de conscience
Après plus de mille questions
Qui deviennent obsessions ;
Tu comprends ma patience ?

Je commence à voir tes blocages,
Et m'aperçois qu'en quelques mots
On peut soulager bien des maux,
Ce qui soudain illumine ton visage.

N'aie pas peur de te confier,
J'essaierai de te libérer ;
Fais comme moi, sans hésiter,
J'avais tenté de te parler.

L'horizon finit par s'éclaircir ;
La douceur d'un goût de renouveau
Irradie tendrement notre peau.
Maintenant, ne pensons plus qu'à notre plaisir.

Vêtue d'une blonde

Je n'étais pas de corvée de vaisselle
Et je ne devais pas ressembler à une poubelle ;
Aujourd'hui, je voulais me faire belle
Car il me fallait me rendre à Bruxelles.
Ma bicyclette a une bonne selle,
Mais moi, je suis au régime sans sel.

Après m'être parfumé les aisselles
J'enfilai un string noir en dentelle,
Puis des bas avec un porte-jarretelles.
Assorti au reste, un soutien-gorge à bretelles
Soutenait mes seins dans ses corbeilles.
Par dessus, un chemisier nid d'abeilles.

J'optai ensuite pour un ensemble en flanelle
Avec une courte jupe ornée de fines lamelles.
Je portais en guise de boucles d'oreilles
Deux créoles qui me vont à merveille.

Avant de sortir, je pris mon escarcelle.
Juchée sur des escarpins en peau de gazelle,
Devant la psyché, je me sentais naturelle
En chantonnant une petite ritournelle.

Toute une ribambelle d'hommes, dans la rue,
M'accostaient avec leurs mots crus ;
J'ondulais des hanches dans cette tenue,
Laissant croire qu'en dessous j'étais nue.

Mais c'est vrai : même si l'on est bien vêtu,
Sous mes habits, il paraît que je suis toute nue.

Page vierge

Et si l'on insérait une page toute blanche,
Qui, pour un béotien, serait totalement étanche,
Elle permettrait d'y coucher nos espérances,
Et l'on pourrait aussi y décrire nos expériences.

Chacun souhaiterait la conserver immaculée,
Pour qu'elle reste le reflet de nos pensées.
Ce serait une sorte d'espace d'expression,
Sur lequel, on ferait jouer nos émotions.

On devinerait les mots que le chimérique peut lire,
Avec cet assemblage de lettres qu'on oserait écrire
Ces intenses élans venus des tréfonds du cœur,
Que l'on exprimerait enfin sans craindre l'impudeur.

Serait elle rédigée à l'encre sympathique ?
Y découvrirait on alors des caractères antiques ?
Formant un long texte ancien, dont on serait fier,
De le voir, majestueusement, écrit en vers.

Ou simplement y trouverait on un long récit en prose,
Comme peuvent l'être ces romans à l'eau de rose,
Qui n'ont pas d'autre but que de faire voyager l'esprit,
Simplement, sans contenir la moindre cryptographie.

La troublante pince

Ce n'est pas le présent d'un prince,
Cette toute simple et petite pince
Faite d'un plexiglas tout transparent
Que l'on prendrait pour un jouet innocent.

Elle ne serre pas jusqu'à faire souffrir,
Mais assez pour tenir et se faire sentir,
Petite chose provoquant d'étranges désirs,
Conduisant, avec le temps, à l'orée du plaisir.

Cet objet que tu soupèses entre tes mains,
Tu le retournes ; attendrais-tu demain ?
Te remémorant ce qu'il pourrait faire,
Et parvenir même à le laisser te satisfaire.

Ainsi, mue par une sorte d'excitation,
Délicatement, et avec un peu d'appréhension,
Tu fais saillir ce délicat petit bourgeon
En le caressant comme l'archet d'un violon.

Puis, toujours avec d'infinies précautions,
Tu relâches la pince sur le centre de tes émotions,
Regardant à travers les mâchoires translucides
Cette chair violacée, délicate et déjà humide.

Sentant cet ustensile bien en place,
Tu t'installes devant une grande glace,
Troublée par cette étrange sensation
De voir ta chair en pleine élongation.

C'est ainsi que quelques faibles mouvements
Provoquent un bien troublant balancement
Entre tes cuisses ; et si c'était cette vision
Qui libérerait toute cette excitation ?

Tu croyais que cet objet était maléfique ;
C'était ignorer le pouvoir de la pince magique
Qui peut révéler parfois d'insoupçonnés plaisirs
Qu'on ne pourrait pas imaginer au comble du désir.

La truie et ses cochonneries

Deux amants dans la campagne blafarde,
Pour stimuler une sexualité un peu fade,
Faisaient l'amour auprès d'une porcherie,
En pleine nature sans faire de cachotteries.

Les vaches, dans les prés alentour
Regardaient la scène sans détour
Tandis que les porcs, plus proches,
Assistaient au spectacle, philosophes.

Un long frisson lui parcourait l'échine
Dès que ses mains lui malaxaient la poitrine,
Faisant insolemment darder ses tétons
Tandis qu'entre ses cuisses suintait un filet-mignon.

S'agitant comme une bacchanale dépoitraillée,
Les seins ballottant dans un rythme endiablé
Sur ce bâton de berger en tire-bouchon,
Elle ne pouvait qu'adorer sa queue de cochon.

Après de tels ébats, fatiguée mais bien repue,
Elle se vautrait lascivement, telle une truie ventrue
Et parvenait à lui murmurer ces quelques mots doux
Empreints de tendresse : « Je t'aime, mon Cochonou ! »

Quelques temps plus tard...
Mais est ce le fruit du hasard ?

Ils se marièrent, ouvrirent une charcuterie
Où ils purent faire toutes leurs cochonneries,
Remplissant la boutique de victuailles,
Exposant impudiquement la cochonnaille.

Disposés aux quatre coins du magasin
S'exhibaient de toutes sortes les boudins ;
Accrochés à une corde venant du plafond,
Se balançaient mollement saucissons et jambons.

Dans une vitrine, toute une ribambelle
De diverses rondelles de mortadelle
Se tenait aussi bien alignée
Que les larges écuelles de pâté.

Juste à côté, dans un plat, une préparation,
Un mélange de langue et de petits champignons ;
Où l'a-t-il encore fourrée, cette espèce de cochon,
Pour qu'elle soit autant couverte de boutons ?

Les soirées étaient consacrées à la saucisse,
Longtemps malaxée sur son haut de cuisse ;
Mais quand elle se mettait à lui sucer les rognons,
Enivrée, elle tombait souvent en pâmoison.

Avidement, elle léchait le jésus
Avant de s'empaler dessus ;
Et lorsqu'elle le voulait dans sa rosette,
Elle l'enduisait de graisse de rillettes.

Parfois, elle en avait assez de le voir faire l'andouille
Après lui avoir longtemps cassé les couilles ;
Elle faisait sa tête de cochon dans un coin,
Alignant ses kilomètres de boudin, tirant le groin.

Elle tenta aussi de vivre quelques aventures,
Lançant des œillades derrière sa devanture
À l'électricien qu'elle voulait prendre pour amant :
Ce fut bien difficile, car il n'était pas au courant.

Rapidement, elle lui mit les batteries à plat ;
Le brave technicien ne s'expliquait pas
Comment, en si peu de temps, il n'avait pu
Réussir à retenir plus longtemps son jus.

De ces folles turpitudes, un petit naquit :
Dans le village, la nouvelle fit grand bruit ;
Tous vinrent voir si c'était un petit goret
Devant ce couffin où ronflait le porcelet.

Que dire en guise de conclusion ?
Dans le cochon, tout est bon !
J'espère que ce texte à la con et sans prétention
Pourra être lu avec beaucoup de dérision...

Un soir, délire... (avec Lizzy K)

Pour reprendre le délire d'une nuit, d'un soir,
Ce poème serait calligraphié sur ton dos, à l'encre noire,
Contrastant ainsi avec la blancheur de ta peau
Devenue, pour l'occasion, un support, un parfait tableau.

Ce texte débiterait juste au creux de tes reins
Et, pendant que s'égrènent les quatrains,
Il se terminerait au niveau des omoplates
Couvertes de ces hiéroglyphes disparates.

C'est dans cette délicieuse et provocante position
Que ta bouche accueillerait le délicat bouton
D'une lectrice, amatrice de plaisirs spirituels,
Mais aussi, simplement, de joies charnelles

Alors que l'érotique lecture progresse
Devant l'offrande parfaite de ce corps,
Pendant qu'une langue agile s'active fort
Autour d'un sexe qui peu à peu s'humecte.

La tête remplie de perverses pensées,
Elle finirait enfin par se laisser guider
Jusqu'à l'apogée de son fantasme
Pour sentir monter en elle l'orgasme.

Se collant contre cette bouche pour s'épancher,
Répandant ainsi sa jouissance et la partager,
Gardant les yeux mi-clos pour bien en jouir,
Laissant l'odalisque maîtresse de son plaisir.

Catherine

Après un long et pénible conflit interne,
Tu t'es enfin décidée à franchir la poterne.
Désormais, tu t'avances sur les pavés disjoints,
Lentement, vers un inattendu et funeste destin.

Quand la lourde porte de chêne s'est refermée
Et que t'ont été prestement retirés
Les signes du passé, effaçant les souvenirs
Afin qu'ils ne puissent plus obérer l'avenir.

Tu fus presque soulagée de sentir enfin rivé
Autour de ton cou ce lourd collier d'acier,
Acceptant déjà cette marque de servitude
Comme les prémices d'une future béatitude.

C'est consciente que tu voyais ton corps
S'orner peu à peu de ces multiples décors ;
Cela choquait quelque part ta douce moralité,
Mais tu étais si décidée à me garder...

L'emprise des sens était sans doute plus forte,
Ce qui permettait de se dépasser en quelque sorte,
Bien décidée à accepter les moindres désirs
Pour se laisser bercer par les vagues du plaisir.

Malgré de faibles réticences, c'est consentante
Que tu devenais sans doute plus dépendante,
Te sentant par instants devenir soumise,
Avec parfois des ruades de cavale rétive,
Poursuivant ton chemin vers la géhenne
En te demandant jusqu'où cela mène.

C'est pourtant au cours de l'ultime estocade
Que tu tentas une aussi vaine qu'inutile rebuffade :
Brutalement, tu t'éveillais agitée, trempée
De sueur, par cet affreux cauchemar frustrée,
Le corps endolori et les sens toujours alanguis,
Regrettant amèrement de ne pas l'avoir accompli.

Matin gris

C'est un lundi, un jour de reprise ;
Il fait encore nuit, et l'humeur est grise.

Aucune envie de se lever ;
Pourtant il faut se secouer,
Se laver, préparer du café
Pour au bureau en emporter.

À quoi bon ? Cela semble futile :
Tout a l'air désormais si inutile !
Tous ces gestes faits avec plaisir avant,
Sont devenus désuets maintenant.

La mise en marche est sans envie,
Dans un carcan de monotonie.
Dehors, il fait jour, mais c'est gris ;
Plus rien n'égaye ce triste coloris.

Au bureau, l'ambiance est bien nulle ;
Chacun reste enfermé dans sa bulle.
On n'entendra plus ses franches rigolades
Ou ses rares, mais violentes engueulades.

Il n'y a plus cette voix chaude et suave
Associée à son éternel charme slave...

Évocations

Lorsque je regarde la mer,
Je fais un retour en arrière.

Lorsque je regarde l'océan,
Je me souviens du bon temps.

Lorsque je regarde les plages,
Je me remémore mes voyages.

Lorsque je regarde les vagues,
Peu à peu mon esprit divague.

Lorsque je regarde une tempête,
Plein d'images m'envahissent la tête.

Lorsque je regarde un phare la nuit,
Je sais que sur ces terres il y a la vie.

Lorsque je regarde un sémaphore,
J' imagine avec délice ce photophore.

Lorsque je regarde un grand port,
Je me remémore mes aventures à bord.

Lorsque je regarde partir un navire,
Un diffus plaisir vient m'envahir.

Lorsque résonne la corne de brume,
L'émotion est proche de la béatitude.

Lorsque qu'une étrave fend les flots,
Alors, je suis fier d'avoir été matelot.

Une Saint Valentin bien particulière

Depuis plusieurs jours, aucune nouvelle.
Que se passe-t-il ? J'ai besoin d'elle.
Impossible de la joindre : toujours ce répondeur ;
J'ai pourtant essayé pendant de longues heures.

Craignant une brutale rupture, je m'angoisse ;
Qu'ai-je bien pu lui faire pour qu'elle se froisse ?
Qu'elle puisse ainsi m'effacer de sa mémoire
D'une simple chiquenaude, je ne peux le croire.

La gorge serrée, je pars finalement travailler.
Au bureau, je ne peux me détacher du calendrier ;
Pourtant, c'est aujourd'hui la Saint Valentin,
Et ce soir je serai seul, sans le moindre câlin.

Tout me paraît sans aucun sens, bien vide ;
Les conversations des collègues insipides.
Je fais des efforts de concentration,
Mais rien n'arrive à retenir mon attention.

C'est terrible ! Je finis par décider d'interroger
Ma boîte vocale afin de pouvoir écouter
Les messages déposés durant la nuit.
Et, surprise : un seul est là depuis minuit.

Cette voix rauque de femme amoureuse que j'entends,
Associée à un fond sonore que je comprends,
Qui me disait, avec des trémolos dans la voix :
« Pierre, je t'aime ; j'ai envie, j'ai besoin de toi,
Et je voulais à être la première à te souhaiter
Une bonne Saint Valentin, toi qui sais m'aimer.
Je voulais ainsi à jamais marquer ton cœur,
Et de cette manière te montrer mon bonheur. »

La connaissant, je devine qu'une main s'active
Sur son corps, que peu à peu elle part à la dérive ;
Sa respiration s'accélère jusqu'à devenir haletante,
Puis parvient à s'apaiser, restant là, pantelante.

Cette musique, associée à sa voix pleine de désir,
Me troublait au plus haut point, ravivant mes souvenirs :
Combien de fois, dans cette ambiance musicale,
Nous sommes-nous aimés d'une manière animale ?

Plus rien n'existe autour de moi ; je suis transporté.
Me sentant tout près d'elle, le temps s'est arrêté.
Nos esprits communiquent de manière virtuelle
Dans cette relation complètement fusionnelle.

Plusieurs fois j'ai réécouté son message
Avec toujours ce même trouble au passage
Où elle se donnait et m'offrait sa jouissance
D'une manière aussi forte, en toute indécence.

Elle avait vraiment bien réussi son présent
En me laissant mariner dans le doute si longtemps !
Je la savais coquine, enjouée, mais pas si rusée
Au point que j'en sois complètement estomaqué...

Après un si merveilleux et inattendu cadeau,
Il fallait bien que j'aille jusqu'à son bureau ;
Alors, prétextant un urgent dépannage,
Je pris la route, emportant un léger bagage :
C'était à mon tour de l'étonner, et d'organiser
Une très intime soirée qui ne peut s'oublier.

Maîtrise

Le regard tourné vers la voûte étoilée,
Dans la quiétude d'une demi obscurité,
Soliloquant longuement dans le silence,
Le cœur battant, rempli de folles espérances...

Pourrait-on maîtriser la course du temps,
Transformer chaque seconde en heures
Afin que l'esprit apprécie plus longtemps
Et rallonger la durée des instants de bonheur ?

Ainsi vivrait-on mieux ces moments intenses
Où l'on dévoilerait ses plus intimes confidences
Car nul ne souhaiterait interrompre une relation
Où l'on se livrerait sans aucune restriction.

Alors, sans craindre la moindre impudeur,
On laisserait, sans limite, parler nos cœurs,
Dériver jusqu'à obtenir l'accomplissement
De tous ces beaux et merveilleux sentiments.

Pourrait-on agir sur cette satanée distance,
Avoir le pouvoir de transformer en millimètres
Ce long et sinueux ruban asphalté de kilomètres
Qui te ferait davantage sentir ma présence ?

Ce serait sans doute mieux de voir ta candeur
Exhaler librement sa fine et tendre saveur
Pour apporter, après une foultitude d'efforts,
Et offrir à l'être aimé un si divin réconfort.

Rose ou Ronce ?

Pourquoi répondre à un tissu de mensonges ?
Il est bien vrai que chacun souvent y songe
En se demandant par quelle maligne subtilité
Le menteur prend plaisir à travestir la vérité.

Heureusement, le hasard fait bien les choses :
Alors on s'aperçoit qu'au lieu d'une jolie rose
On ne détenait, en fait, qu'une simple ronce
Qui marque, et dans la chair tendre s'enfonce.

On se méfie des ajoncs de la lande, de leurs épines
Autant que de ces frêles et sauvages aubépines
Car si l'on s'y frotte, on sait bien ce qu'on risque :
Il suffit de voir pour comprendre que ça pique.

On ne peut bâtir une relation sur du sable ;
La qualité a souvent besoin d'un sol stable
Si l'on veut y construire un édifice durable :
On ne doit pas lui rendre la base friable.

Quand éclate la vérité, on perd la confiance
Et l'on n'a plus envie de livrer ses confidences.
On acquiert alors une naturelle méfiance
Et l'on se dit qu'on a eu beaucoup de chance...

Redonner l'espoir

Que pourrais-je maintenant écrire
Pour déposer sur ce doux visage,
Comme sur un petit et léger nuage
Qui s'éclairerait d'un joli sourire ?

Je pourrais peut être parler d'amitié,
De ce lien qui lentement se tisse dans l'esprit ;
Celle qui devient plus jolie, petit à petit,
Car elle reste pure et sans ambiguïté.

Je pourrais aussi parler de sympathie,
De cette aimantation que l'on éprouve
Lorsque dans cette communion se trouvent
Des êtres qui s'attirent, se relient.

Je pourrais peut-être parler de tendresse,
De cette forme particulière de douceur
Qui à la vie redonne cette étrange saveur
Dont on a besoin comme d'une caresse.

Je pourrais, si j'osais, parler d'amour,
Mais c'est là un sujet bien difficile,
Où il faut plus qu'un exercice de style
Pour vivre ce sentiment tous les jours.

Je préfère, sans doute, parler de mélancolie
Car ces pensées m'encombrent la tête,
Comme souvent les soirs de tempête
Où je me remémore le film de ma vie...

Dégringolade

Depuis longtemps, je marche dans l'obscurité ;
Je ne suis pourtant pas encore atteint de cécité.
Qu'importe cette vie hors de la lumière
Qu'aucun rayon jamais plus n'éclaire !

Depuis longtemps je descends ce colimaçon,
Obligé de me déplacer, lentement, à tâtons.
Dans la pénombre, le pied racle la pierre,
Espérant que celle-ci sera la dernière.

Mais au bout de la marche, rien, le vide.
Alors on atteint un autre palier, livide,
Avec en prime cette énorme déception
De ne point parvenir jusqu'à destination.

C'est une sorte de descente aux enfers,
Sans espoir de pouvoir reprendre l'air.
Alors, longuement, on pense, on médite,
On s'étonne même de son instinct de survie.

Malgré les plus mauvais et vils coups,
On est parvenu à rester toujours debout.
Peut-être est-ce là, la rançon de la gloire
Qui donne du prix aux plus amères victoires.

Pourquoi ?

Pourquoi, lorsque sur la grève tu erres,
Ton regard se porte vers la terre ?
Pourquoi regardes-tu, sur la plage, le sable ?
Y cherches-tu un objet inestimable ?

Pourquoi, lorsqu'ondule sur la dune
L'herbe folle, te souviens-tu d'une brune ?
Pourquoi les vagues qui se brisent
Sur les rochers te plaisent et te grisent ?

Pourquoi, lorsque tu aperçois un cargo,
Tu voudrais le suivre sur les flots ?
Pourquoi, lorsqu'une voiture verte
Passe, tu te remémores ta perte ?

Pourquoi un certain pas dans le couloir
Te trouble au point de t'émouvoir ?
Pourquoi, lorsque le téléphone sonne,
Ton pouls s'accélère, tes oreilles bourdonnent ?

Pourquoi te laisses-tu aller avec nostalgie
Dans une sorte de profonde mélancolie ?
Pourquoi ne cesses-tu de te poser ces questions
Alors que toi seul en connais la solution ?

Pourquoi t'obstines-tu à ne pas prononcer
Ces mots simples pour enfin te libérer ?

Tu ne peux rien cacher

Une simple lueur dans le regard,
Un léger rosissement de ton fard,
Une ride se creuse sur ta joue,
Une drôle de façon de faire la moue.

Un indicible tremblement de tes mains,
Une douce chaleur embrase tes seins ;
Tu n'arrives pas à maîtriser totalement
La moindre expression de tes sentiments.

Et moi je continue à te parler,
Souvent de manière un peu osée,
En espérant pouvoir me réjouir,
Que tu parviennes enfin à me haïr.

Malgré cela tu te métamorphoses
Tout en buvant ma pauvre prose,
Ne maîtrisant pas toujours ton destin
Pour pouvoir inscrire le mot FIN.

Cœur de Pierre

Mais quel est donc ce morceau de granit
Qui dans le corps souvent s'agite ?
Beaucoup le croient sec, sans tendresse,
Incapable de la moindre caresse.

D'autres l'imaginent d'un seul bloc,
Inaltérable, solide comme un roc.
Pourtant, quand la situation est grave,
Par torrents il déverse sa brûlante lave.

Mais je le connais : c'est le cœur de pierre
Qui peut, même parfois, formuler des prières.
Je l'ai vu, fragile comme une porcelaine,
Tant il était alourdi par la peine.

Pourtant, j'ai senti cette écorce s'effriter
Jusqu'à devenir un cœur plein de simplicité.
Je le voyais alors sous un nouveau jour :
Comme tous, il parlait enfin d'amour.

Il était inondé par la lumière,
C'était le joli cœur de Pierre...

It was the nice Peter's heart...

Pensées vagabondes

Sans doute auras-tu l'esprit ailleurs ;
Songeras-tu à toutes ces senteurs
Qui immanquablement vont embaumer
Ton séjour, et surtout bien l'agrémenter ?

Sans doute vas-tu préparer tes bagages
Afin de transformer cet agréable voyage
En une longue cascade de doux plaisirs
Pour revenir ensuite remplie de souvenirs ?

Sous le soleil ou à l'ombre des cocotiers,
Tu pourras alors tranquillement méditer
À tous ces mystères qui meublent la vie,
À toutes ces choses qui donnent envie.

Pense alors à ces odeurs sucrées de vanille,
De cannelle qui exhalent et gentiment titillent
Jusqu'au plus profond des narines,
Comme l'iode aux saveurs marines.

Penseras-tu qu'à l'autre bout de l'océan
Ce n'est pas encore totalement le néant ?
Il y a sans doute là-bas un être dans le froid,
Qui très souvent, je crois, se souvient de toi.

Inexpressive

Tu es là, dans le vague, n'exprimant rien ;
On ne sait si c'est mal ou si c'est bien.
Perdu dans tes pensées, tu sembles si lointain...
Es-tu encore dans tes rythmes afro-cubains ?
Comme l'huître, serais-tu à ce point fragile
Pour te ceindre d'une si rugueuse coquille ?

Je me demande souvent si tu me vois,
Si quelque part j'existe un peu pour toi.
Je voudrais savoir ce que je suis dans ta vie ;
Je voudrais être beaucoup plus qu'une amie.

Peut-être qu'au fond de toi une lueur scintille ;
Pourvu qu'elle ne soit pas une simple escarbille !
Me tromperais-je, ou serais-tu si machiavélique
Que tu attendrais d'entendre mes suppliques
Pour me livrer totalement, sans aucun retour,
À l'instinct de mes sentiments, par Amour.

Cri dans la nuit

Tu sais souvent rester bien discrète,
Et même parfois te montrer secrète.
On veut te conserver ainsi naturelle,
Mais également indéfectible, éternelle.

Alors, tel un joyau des plus précieux,
On te cache soigneusement en un lieu
Où, bien rangé dans un douillet écrin,
De toi on prend le plus grand soin.

Il ne faut pas te laisser par le temps ternir
Ou te voir, par de simples ignorants, salir.
Tu dois garder cette blancheur immaculée,
Avec l'idée de ce que tu peux apporter.

C'est un dur combat interne que l'on mène,
Avec très souvent de cruels dilemmes.
Ta présence, même si elle semble ineffable,
Évite, sans doute, de commettre l'irréparable.

Il ne faut pas troubler un ordre établi
Ni s'attarder sur de viles calomnies
Qui pourraient sans doute déranger
Le fil d'une vie bien organisée.

On comprend qu'il y a beaucoup de confiance,
Que l'on peut échanger des confidences,
Mais avant tout on voudrait qu'elle reste pure,
Saine, sincère, et surtout qu'elle dure.

Ne sachant pas comment on pourrait te nommer,
On a finalement décidé que tu t'appelleras l'Amitié.

L'écrivaine

Savais-tu que pour pouvoir me plaire,
Que pour totalement me satisfaire,
Un jour, sans vraiment t'en rendre compte,
Et sans ressentir la moindre honte,
Tu t'es repliée dans le cocon de ta bulle
Pour t'incarcérer au fond de cette cellule ?

Ainsi enfermée dans le pays du rêve,
Tu pouvais, pendant cette longue trêve,
Profiter de ce long et troublant silence
Pour méditer et mieux prendre conscience
Du poids de cette lourde et invisible chaîne
Qui peu à peu t'attache comme tu aimes.

C'est naturellement, pour mieux me séduire,
Qu'assise, tel un forçat, tu t'es mise à écrire,
Essayant de mettre de l'ordre dans tes idées
Malgré tes réticences à vouloir composer,
En ne nourrissant aucune autre ambition
Que de pimenter un peu ce jeu de la séduction.

Alors peu à peu l'immaculée feuille blanche
Se noircit des sentiments qui s'épanchent.
Prennent ainsi forme les mots sortis du cœur,
Auréolés d'une toute douce et pure candeur.
Tu vois, tandis que le texte prend du volume,
Le long chemin parcouru, esclave de la plume...

La chandelle

Dans la luminosité éclatante du jour,
Tu es là depuis longtemps : un jour,
Peut-être un mois, une année, un siècle
À attendre en silence que l'impossible
Finisse, même une seconde, par arriver.

En attendant, tu restes là à te consumer,
Petite bougie que nul ne remarque,
Condamnée à éclairer sans marque.
Malgré cette flamme qui scintille,
Très jolie, mais ô combien inutile.

Les larmes de cire roulent sur ton corps
Pour s'étaler en corolle dans la vasque d'or,
Ce qui exacerbe cet horrible sentiment
De voir s'écouler inexorablement le temps.
Afin d'accentuer encore l'inanité de tes efforts,

On te laisse seule, sans le moindre réconfort.
Tu continues ainsi à brûler très lentement
En te disant que tu auras brillé vainement,
Mais gardant, en secret, cet infime espoir
Que l'on découvre enfin ce joli bougeoir.

Parviendras-tu à rester longtemps allumée
Jusqu'à la lointaine venue de l'obscurité
Pour que l'on puisse enfin te remarquer
Et s'extasier sur ta beauté et ton utilité ?

Choix

Ouvre la penderie sans faire de bruit,
Car c'est tout juste la fin de la nuit.
Certains s'éveillent, la tête troublée
Par le rêve, l'esprit encore embrumé,
Dans cet état second où se mêlent douceur
Et cette indéfinie et troublante langueur.

Choisiras-tu dans l'aube à peine naissante
Cette jolie robe qui te semble seyante ?
Avec toutefois cette puérile inquiétude
De ne savoir si le choix de ton étude
Sera apprécié par celle qui la portera,
Et qu'à loisir longuement tu contempleras.

Ouvre plutôt le répertoire des poèmes
Et choisis au hasard quelques rimes
Qui sauront certainement l'émouvoir,
Car avec ces simples et petits pouvoirs
On éveille bien mieux les sentiments
Qu'avec les plus beaux vêtements.

Chocolats

Dans la grande boîte, les chocolats,
Bien rangés, expriment leurs états.
Certains dévoilent leurs formes sans habillage,
D'autres scintillent dans leur emballage.

Les teintes s'étagent de l'extrême noir
En se nuançant jusqu'au blanc ivoire,
Avec pour chacun un goût et une saveur
Différents, allant de l'âcreté à la douceur.

Pourquoi ce chocolat blanc à l'allure si sage
Exerçait un tel attrait dans un simple voilage ?
Pour bien l'apprécier, il était important
De savoir le regarder, en prenant son temps,
Et ses jolies rondeurs gentiment admirer.

Il fallait ensuite délicatement le déballer,
Puis le poser en bouche sans le croquer,
Sur la langue le laisser fondre lentement,
Pour que son parfum s'exhale pleinement.

Mordiller ensuite la pâte tendre et lisse
Pour en savourer les plus intimes délices ;
La laisser devenir fondante, onctueuse,
Afin de réussir cette subtilité harmonieuse
Qui emmène aux confins du plaisir
Des plus lointains et secrets désirs ;
Enfin la laisser s'attacher au palais
Pour en conserver le goût à jamais.

Bien sûr, les autres connurent le même sort
Et dévoilèrent, à leur tour, leurs secrets trésors...

Don de soi

Donner sans savoir et sans vouloir compter,
Ignorer si en retour on en sera récompensé,
Accepter au nom d'une amitié sacro-sainte
Ses moindres caprices avec une joie non feinte.

Se comporter de manière vraiment extrémiste
Avec cette profonde recherche hédoniste
Qui oblige à aller bien au delà de soi-même
Pour pouvoir vivre ses passion à l'extrême.

Ne plus jamais se poser aucune question
Et faire totalement preuve d'abnégation.
Vivre pour, et à travers d'un autre être
En sachant que cela procure du bien-être.

Aspirer à devenir sa seule chose
Et y subsister, en parfaite osmose,
Penser à chaque minute, à chaque seconde,
À tous les objets qui peuplent son monde.

Savoir offrir un corps alangui de désir,
Parfait, et uniquement voué à son plaisir,
Donner une belle image de la jouissance
Dont il puisse en extraire toute la quintessence.

Vouloir être sa rose définitivement marquée
Pour se le rappeler et ne plus jamais l'oublier ;
Arborer fièrement ces différents stigmates
Sans se considérer comme un primate.

Ne pas voir dans cette nouvelle condition
Une quelconque marque de soumission ;
Considérer cette résurgence comme une chance
Et non plus comme une forme de totale déchéance.

La saisir comme la source d'un réel bonheur
Là où d'autres n'y verront que le malheur.
C'est sans aucun doute cela, le don de soi,
Qui intrinsèquement apporte beaucoup de joies.

Triste Père Noël

Le Père Noël pleure.
Il est de très mauvaise humeur :
Des idiots lui gâchent la fête,
Ces crétins se payent sa tête !

L'insécurité se mondialise,
La violence se banalise.
Mais y a-t-il des solutions
Pour redonner au monde la raison ?

Il y aura toujours des fanatiques
Capables d'entonner un cantique
Et de tuer sans discernement
Hommes, femmes et enfants.

Même les plus grosses larmes
Ne feront jamais taire les armes :
C'est ainsi depuis que le monde existe ;
Il le sait mais y croit, il persiste.

Alors tous ans il reprend son traîneau
Pour aller distribuer ses cadeaux.
Et s'il a encore des larmes au yeux,
Il espère qu'un jour tout ira mieux.

Sur le quai

Elle est là, seule, érigée,
Et de loin on la voit bien dressée,
Remplissant parfaitement son devoir
Tous les jours, matin, midi et soir.

Beaucoup aiment longuement la regarder ;
D'autres, devant, préfèrent rêvasser.
Certains, dessus, aimeraient s'asseoir,
Se dandiner comme sur une balançoire.

C'est vrai qu'elle est bien utile,
Loin des ces colifichets futiles,
Même si parfois, pendant quelques jours,
Aucun orin ne vient ceindre ses contours.

Attendant l'arrivée de la marie-salope,
D'un gros cargo ou d'un léger canot',
À son pourtour, on y choque souvent le cordage
Pendant les manœuvres d'appareillage
Pour laisser ensuite, aux soins des services de lamanage,
Sur le long quai de granit, cette grosse bitte d'amarrage.

Dérive

Comme une bouteille tombée dans l'eau,
Tu dérives, ballottée par les flots.
Voyageant lentement au gré des courants,
Inexorablement tu perds le lustre d'antan,
Te couvrant peu à peu d'algues et de mousse,
Craignant les rochers où les vagues te poussent.

Tu deviens terne, mais poursuis ton voyage,
Désireuse d'échouer, un jour, sur une plage
Inondée de soleil, recouverte de sable fin,
Espérant secrètement qu'un jour enfin
Un promeneur te remarque et te ramasse,
Et qu'avec détermination il te débarrasse

De cette épaisse couche de sargasses
Dans laquelle peu à peu le corps s'enchâsse,
Pour qu'à nouveau tu retrouves ce brillant
Et cet éclat perdus depuis si longtemps.

Mais hélas, contrairement à tes rêves,
Le courant t'écarte lentement de la grève
Pour te conduire vers d'autres régions
Où souvent règnent le froid et la désolation,
Les ténèbres et les roches acérées,
Et où grands sont les risques de se briser.
Tu sais seule qu'il faut qu'enfin tu réagisses
Si tu ne veux point sombrer dans les abysses.

La petite graine

Portée par les tourbillons dans la plaine,
Au gré des vents, cours-tu la prétontaine ?
Ou chercherais-tu plus simplement
À te reposer loin des caprices du temps ?

Sauras-tu trouver, au loin, sur une île,
Une épaisse couche de loess plus fertile
Que le sable des immensités désertiques
Qui te vouerait à un destin tragique ?

Mais non : tu arrives enfin, avec peine,
À l'endroit désiré, toute petite graine,
Qui après un aussi long voyage
Se prend à rêver sous le feuillage.

Je serai arrosée, mise en terre,
Réchauffée comme dans une serre.
Ensuite, après une phase de germination,
Très lentement s'ouvriront mes cotylédons.

De terre sortira une longue tige verte,
Fine, fragile, délicate et toute fluette,
Ornée en son extrémité d'un gros bouton
Qu'on pourrait croire en un chardon.

Je deviendrai peut-être une orchidée,
Ou plus simplement une jolie pensée,
Celle dont la teinte veloutée aspire
À évoquer les meilleurs souvenirs.

Mais non, petite graine, cesse donc de rêver !
Tu seras tout simplement la fleur de l'Amitié,
La plus jolie et la plus difficile à cultiver,
Précieux joyau, dont nul ne peut se passer

... et à conserver...

Isabelle

Tu m'avais vu entrer, un soir d'été,
Telle une pauvre épave, le visage fermé.
C'était une nuit où le temps est à l'orage,
Et tu voulais savoir pourquoi j'étais en rage.

J'avais fini par te parler de mes tempêtes,
De ces images qui m'embrumaient la tête.
Peu à peu tu réussissais à m'apprivoiser,
Et lentement je parvenais à me confier.

Avions-nous vécu des épreuves identiques,
Ou te trouvais-je plutôt sympathique
Pour exprimer un réel besoin de tendresse
Et me laisser aller à de douces caresses,
Oubliant toute prudence, toute méfiance,
Sombrant peu à peu dans l'insouciance ?

Serais-tu comme la mer où l'on trace son sillage
Qui, dans la houle de l'oubli, loin des rivages,
Engloutit les épaves dans ses abysses
Et ensuite redevient lentement toute lisse ?

Serais-tu comme le vent qui hurle sur les plages
En projetant les embruns sur les visages
Avant d'apporter un peu de douceur
Telle une légère brise de chaleur ?

Je voudrais que tu gardes une autre image
De ces quelques éphémères passages ;
Mais toi, quel souvenir tu garderas
De mon triste désarroi, belle Isa ?

Good Hope

Le ciel est gris, le temps est frais ce matin ;
À l'horizon se profile un gros grain.
Nous sommes au début de l'été austral
Mais il ne fait plus ces chaleurs tropicales.

Le cargo avance, bercé par la houle.
Fendant la vague, il tangué, il roule.
Le ciel s'éclaircit ; on aperçoit la terre
Mais nous poursuivrons notre route en mer.

Lentement, de la côte on se rapproche
Où l'on voit des épaves gisantes sur les roches,
Ces fiers et sûrs navires, géants des mers,
Que des vagues scélérates ont jetés à terre.

La longue pointe de terre rocheuse
S'avance dans la mer majestueuse.
Il est là, juste devant moi, ce cap mythique,
Cette limite entre l'Indien et l'Atlantique.

Le point de rencontre de ces océans
Anime les vagues qui se brisent sur ses flancs
En de belles gerbes de blanche écume,
Feu d'artifice se mêlant à la brume.

Je n'avais pas imaginé au cours de mon enfance
Qu'un jour il doublerait le cap de Bonne Espérance
Pour son premier Noël au bout du monde,
Ce jeune marin, magicien des ondes.

Les Islandaises

Elles sont là, attendant une information,
Les sens aux aguets, scrutant l'horizon ;
Toutes deux attachées par ce trait d'union,
Elles échangent en une sorte de communion.

Il est là-bas, affrontant une grosse tempête,
Ne bravant rien, trop fragile dans sa tête,
Pouvant à tout moment ne plus se battre
Et perdre à jamais l'envie de combattre.

Ses rares messages manquent de certitude
Et sont plutôt source de grande inquiétude,
Mais ils leur permettent d'échanger,
De dialoguer, et surtout de se rassurer.

Elles sont heureuses de se communiquer
Une petite indication pour pouvoir se parler
Sans ambiguïté, sans aucune rivalité ;
Il n'y a là qu'une simple et belle amitié.

Se quémandant chacune des nouvelles,
Les voilà réunies dans une relation virtuelle,
Attendant patiemment l'éventuel retour
De cet aventurier, éternel troubadour.

Florence

Dans ce grand magasin,
J'en scrute le moindre recoin.
Où est-elle ?
Que fait-elle ?

J'ai besoin de ressentir cette émotion
Que me procure toujours cette vision
De cet indicible plaisir
Qui parfois me fait rougir.

Enfin j'aperçois une petite mèche rebelle.
Je m'approche ; c'est sûr, c'est bien elle
Qui m'attire telle une sirène : elle est belle !

Si ma quête avait dû rester vaine,
C'est certain, j'aurais eu de la peine.

Comme d'habitude elle est avenante
Et toujours aussi souriante ;
Mais là, je ne peux pas la déranger,
Car dans son travail est trop affairée.

À distance, nos regards se croisent,
Nos esprits brièvement échangent ;
Ses yeux bleus m'envoient ce franc sourire
Qui m'apaise et sait aussi m'attendrir.

Un court instant je te sais heureuse
Et vois en toi la femme amoureuse.
Je retrouve les émois de l'adolescence
Lorsque je te vois et te parle, Florence.

Jardin secret

Il est si bien fermé que pour y pénétrer
Il convient de disposer de plusieurs clés.
Il est nécessaire d'avoir la clé de l'amitié
Car avec elle on apprend parfois à aimer.
Il faut aussi posséder la clé de la confiance
Car elle permet les échanges de confidences.
Il est aussi utile de se servir de la clé du cœur
Pour comprendre les malheurs et les bonheurs.
On peut alors ouvrir la lourde porte fermée
Pour y découvrir, aussitôt passé l'entrée,
Une partie terreuse ravinée par les larmes,
Matérialisant encore les stigmates de l'âme.

Puis, lorsqu'on s'avance plus profondément,
On découvre avec un quasi étonnement
Une grande partie verte, plantée de palmes,
Sous lesquelles on retrouve peu à peu le calme ;
On y entend de cristallins éclats de rires
Qui redonnent naturellement l'envie de sourire.
Puis le regard se pose sur un amas hétéroclite
D'une foultitude d'objets aussi divers qu'insolites.
Ce pêle-mêle évoque un caractère ésotérique,
De ces troubles et complexes visions oniriques.
On y trouve aussi quelques antiques amphores
Que l'on imagine remplies de métaphores.
Il y a aussi beaucoup d'autres jolies choses,
Comme ce parterre planté de belles roses.
On y aperçoit des reliefs de boîtes de chocolats,
Qui témoignent de la gourmandise du scélérat.
Mais cela reste à l'abri des regards indiscrets ;
Je n'en dirai pas plus, car c'est mon jardin secret.

Un autre jardin

Bien protégé par un épais feuillage
Qui lui procure un léger ombrage,
S'étend un terrain, disons un lopin,
Certains disent que c'est un jardin.

Un jardin bien sûr, mais d'agrément ;
Cela ne pourrait pas être autrement.
Pourtant une bonne partie est consacrée
À la culture : on l'appelle le potager.

C'est le lieu de rendez-vous des potes âgés
Qui, souvent le temps d'une courte pause-café
Tombent en extase devant les quelques fleurs
Poussant ça et là, ajoutant un peu de couleurs.

Ces sympathiques jardiniers du dimanche
Taillent amoureusement près des roses blanches,
Déploient leurs talents avec vigueur
Pour parvenir à séduire ces belles fleurs.

Terre des fleurs, désireuse de labourage,
De quotidiens et sérieux binages,
Pensant qu'ainsi elles ne pourront se flétrir
Et encore moins mourir...

Ce ne serait plus le jardin d'Éden
S'il fallait y rajouter la peine.

Diabliesse

Ce soir j'irai me glisser dans tes rêves,
Je ne te laisserai aucune trêve,
Tu essaieras de me chasser,
Mais rien ne pourra y arriver.

De même que l'obsession,
Je prendrai de toi possession,
Tu te tourneras et retourneras,
Mais rien ni fera,
Je serai encore et toujours là.
Enracinée dans ton subconscient.

Au petit matin, tu t'éveilleras,
Après une nuit bien agitée,
Tu prendras conscience
Que ce n'était qu'un rêve,
Tout en espérant au fond de toi,
Que la nuit prochaine je serai là.

Car je suis pour toi l'inaccessible,
Le fantasme de tes nuits,
Celle qui te fait aimer maintenant
Le moment du sommeil,
Toi qui le haïssait tant
Avant de me connaître.

Le lien

Connais tu la longueur de ce lien ?
Ce n'est certainement pas un simple brin,
Ça pourrait être un incommensurable filin ?
À moins qu'il ne s'agisse d'un solide orin ?

Connais tu la texture de ce lien ?
Je ne sais si tu la connais bien ?
Cela pourrait être un long fil d'étain ?
Où alors une lourde chaîne d'airain ?

Connais tu la solidité de ce lien ?
Serait il fait de nylon synthétique,
Pour garder une inertie élastique ?
Où bien serait il simplement utopique ?

Connais tu où te conduiras ce lien ?
Est ce entre tes doigts un fil d'Ariane ?
Où crois tu qu'il faille en faire une liane ?
Afin de pouvoir être à nouveau serein.

Alors, quand bien même si tu ne le connais pas
Prends en grand soin, et surtout ne l'érodes pas
Car même si ce n'était qu'un ténu lien virtuel
Appliques toi pour lui garder son aspect originel.

Onirique jalousie

Elle m'avait vite croisée dans le couloir,
M'ignorant, feignant de ne pas me voir,
Passant devant moi sans un regard,
Comme si, j'étais déjà mise au rencart.

Je l'ai vue rentrer dans son bureau souriante
Fermant la porte, sûre d'elle, confiante.
Je les entendais parler à voix basse,
Incapable de savoir ce qui se passe.

Par instant ils s'interrompaient pour rire,
Je l'imaginais bien, lui, et son béat sourire.
De quoi pouvaient ils bien parler ?
J'aurais bien aimé pouvoir les écouter.

Avaient ils si rapidement scellé mon sort ?
Balayant mon amitié sans aucun remord.
J'en étais là à me morfondre angoissée,
Quand brutalement je me suis réveillée.

Ouate dans l'éther

Petit nuage blanc, errant dans l'azur,
Tu sembles gentiment battre la mesure,
Voguant calmement au gré des vents,
Insouciant, tu survoles la terre, l'océan.

Cette couleur n'annonce pas la pluie,
Alors, on te regarde, et l'on se réjouit.
On imagine que tu peux être un mystère,
Qui hébergerait une relation particulière.

Cette ouatine, d'une blancheur immaculée,
Servirait elle de rempart pour préserver
Deux âmes complices qui s'y réfugieraient,
Quand le besoin d'évasion les pousseraient.

Dans cette douce quiétude apparente,
Se nouerait une relation plutôt violente,
Où chacun se livrerait à ses pulsions
Et vivrait sans retenue ses émotions.

Tout être éprouve un jour, l'envie de rêver
Le besoin d'exprimer ailleurs ses idées.
Si quelquefois tu es un peu mélancolique,
Regarde, pense au nuage, c'est magnifique.

L'ours

L'ours ne peut admettre sa blessure ;
Il renie, véhément, cette meurtrissure
Et préfère s'enfermer dans sa caverne
Pour rester là, hagard, le regard terne.

Malgré tout, il reste très attentif aux bruits,
Les sens en éveil, aux sons de la galerie.
Il voudrait croiser l'Amitié – ce serait fortuit –
Mais redoute aussi qu'on puisse le voir ainsi.

Il a pourtant besoin d'un tel réconfort
Mais n'en fera pas le moindre effort,
Cloîtré dans sa bouderie mélancolique,
Se forçant même à être antipathique.

Avec le temps la douleur s'est atténuée ;
Enfin il se décide à se détendre, à bouger.
Regardant la vie inondée de soleil au dehors,
Il sourit, car il aperçoit l'Amitié dans son décor.

Râteau

Un peu avant la Saint Valentin,
Se prit à rêver un petit jardin,
Car un jour était venu le visiter
Un jardinier qui paraissait intéressé.

Enfin je ne serai plus une friche ;
Cela paraîtra un peu moins chiche.
Comme tous je serai bien entretenu,
Et naturellement très régulièrement tondu.

À mon tour de connaître les joies du labourage
Ainsi qu'à nouveaux les plaisirs de sérieux binages ;
Je serai, au printemps, orné de multiples fleurs
Qui iriseront mon gazon de mille couleurs.

Pensif, l'académicien de la bêche huma longtemps
Puis, entre ses mains, malaxa lentement
Cette lourde terre odorante et grasse.
Il prit peur, au vu de l'importance de la tâche ;
Alors, plantant là son râteau,
Il s'en fut sans piper mot.

Jour de peine

Il avance distraitemment, poussant son chariot,
Parcourant les rayons, regardant les bibelots.
Il erre longuement comme une âme en peine,
Essayant d'apercevoir cette petite sirène.

Il s'y était subrepticement attaché,
Et désormais se retrouve enchaîné
En se demandant encore pourquoi
Il ressentait ce bien étrange émoi.

Il espère, malgré tout, cette impossible quête
Qui embraserait son cœur alors en une fête.
Prêt à monnayer son âme au Diable
Pour ces quelques instants ineffables.

Avec le temps qui passe arrive la déception
Et il revit les mêmes sentiments quand, enfant,
Il attendait pendant des jours, aussi vainement,
Cette autorisation pour une brève sortie de pension.

Le cœur lourd, il finit par quitter la boutique,
Regrettant de n'avoir vu ses petites mimiques,
Sans recevoir ce franc et agréable sourire
Ni avoir pu entendre cet envoûtant rire.

Même si tout au fond de son cœur
Scintille encore une toute petite lueur,
Il sait que maintenant le temps d'aimer,
Qui s'égène, lui est désormais compté.

Les Mots

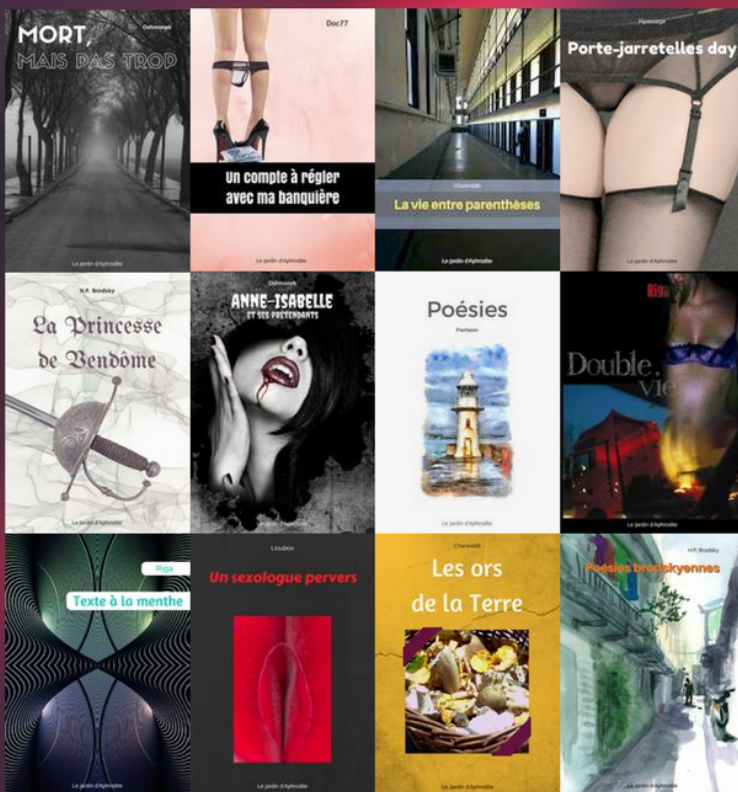
Il y a les mots que l'on ose dire,
Pour éviter un narquois sourire
Et sans doute par excès de pudeur
Afin de garder secret son bonheur.

Puis, quand arrive la fatidique échéance,
On regrette intérieurement d'avoir fait silence
Et l'on se dit qu'on aurait pu, qu'on aurait dû oser,
Qu'il fallait se libérer, sans trop tergiverser.

C'est évidemment un peu facile
De se dire que, d'une chiquenaude agile,
C'était presque trop aisé de pouvoir parler ;
Mais comment le dire quand on ne peut énoncer ?

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite